

Je pardonne à ceux qui sont la cause de ma mort. Je prie Dieu que mon sang que vous allez verser contribue au bonheur de la France ; et vous, peuple infortuné... En ce moment, le général Santerre a poussé son cheval au pied de l'échafaud et a dit au roi avec colère : " Je vous ai amené ici, non pour haranguer, mais pour mourir." Il voulait continuer cependant ; mais Santerre avait fait un geste, et quelqu'un de sa suite avait commandé aux tambours de battre. Les uns ont dit que l'homme qui a donné cet ordre se nommait Beafranchet, d'autres que c'était Dugazon le comédien ; mais moi je crois savoir que c'est un nommé Sain de Boisecomte, aide du camp de Santerre, et que pour cette raison on a nommé depuis "Boisecomte-Roulement." Il n'a pas donné l'ordre de lui-même ; il n'a fait qu'obéir au geste de Santerre.—Après, après ?—Après, le roi voulait toujours parler au peuple, il frappait du pied et criait de sa voix forte : " Silence ! silence !" On nous faisait signe de le saisir. Mon aide Richard tirait un pistolet de sa poche et faisait mine de l'ajuster. Nous l'entraînâmes sans qu'il opposât, cette fois, de résistance ; mais, sitôt attaché à la planche, il jeta de grands cris.... Puis tout fut fini."

L'homme noir, un peu enhardi par l'attention qu'on lui prêtait, n'avait pas osé, toutefois, ajouter que, la tête du roi étant tombée, il l'avait prise par les cheveux et l'avait montrée au peuple. Un silence de mort régnait dans le cabinet royal. Louis XVIII, en dépit de son scepticisme, avait la figure bouleversée. Cette fois, c'était le roi qui était ému, et son sinistre interlocuteur qui reprenait son sang-froid, il poursuivit : " Il y a toujours de la canaille dans de telles foules. Plusieurs fédérés imaginèrent de tremper dans le sang leurs sabres et leurs piques.

Il y eut un malheureux qui monta sur la plate-forme, trempa sa main dans le sang et en aspergea tout ce qui était en bas. Je voulus le faire cesser, mais je n'y parvins pas. Il parlait au peuple comme un énergumène. Nous descendîmes le panier rempli de son. Nous le placâmes dans un tomberaie qui était là pour cet usage, et, suivis d'abord des hommes qui devaient nous accompagner, puis de quelques gens du peuple qui ne vociféraient plus, nous nous rendîmes dans l'enclos de la Madeleine-Ville-l'Évêque, qui servait de cimetière à ce quartier moins habité qu'aujourd'hui. Là, nous trouvâmes une assez grande fosse creusée entre celles des Suisses tués au 10 août et celles des gens qui ont péri par leur imprudence le jour du feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage du roi Louis XVI. Nous versaîmes, sans bière ni cercueil, ce pauvre corps dans la fosse préparée, et on jeta dessus plus d'une demi-tomberaie de chaux vive. Ah ! malgré son accès de colère, qui était bien naturel, puisqu'on ne voulait pas lui accorder ce qu'il désirait, le roi est bien mort !—Il est mort courageusement ?—Oh ! certainement, et c'est la religion qui l'a soutenu comme cela jusqu'à la fin. Je l'ai bien dit dans une lettre qui a même été imprimée quelques jours après dans les gazettes.—Je sais, je sais. Eh bien, lorsqu'on aura besoin de toi pour indiquer la place, on te préviendra. Prends ceci. En même temps, Louis XVIII tirait brusquement quelque chose d'un tiroir de son bureau et le laissait tomber dans la main de l'homme noir. C'était un petit rouleau d'or.

Le 18 janvier 1815, eurent lieu les exhumations des restes de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Chargé d'y assister, M. de Chateaubriand a dit : " Au milieu des ossements, je reconnus la tête de la reine par le sourire que cette tête m'avait adressé à Versailles."

LES NAVIRES GÉANTS.

(Suite.)

LA GRANDE-NAU OU LA GRANDE-FRANÇOISE.

Il a fallu bien des siècles avant que le génie des temps modernes ne put s'élever à la hauteur de ces fabuleuses conceptions et exécuter des constructions maritimes comparables aux navires géants de l'antiquité. Le moyen âge dont la foi remua les montagnes et qui couvrit l'Europe de gigantesques édifices, le moyen-âge, ancré au sol, ne construisit que sur la terre ferme, et n'avait sur mer que de légères embarcations. Les galères vénitiennes et pisanes qui servirent de flotte aux Croisés, étaient de la taille de nos caboteurs marchands.

Il y eut en France sous François Ier une sorte de renaissance nautique, dont l'armateur dieppois Ango fut un des hardis promoteurs, et qui fut signalée par la fondation du Havre-de-Grâce. Le port du Havre fut creusé sur vingt-quatre acres de terre achetées à un seigneur normand, le sire de Graville, moyennant une rente de 60 livres. C'est le prix auquel les compagnons de Didon achetèrent le terrain de l'antique Byrsa. Le Havre a grandi, comme Carthage, et les vingt-quatre acres de terre du sire de Graville feront aujourd'hui la fortune d'un souverain.

On méditait alors une expédition contre l'Angleterre. Les souvenirs de Guillaume-le-Conquérant n'étaient pas effacés parmi les marins normands et la Grande-Bretagne n'était pas encore la reine des mers. Il était de mode, en ce temps-là, d'orner chaque port d'un navire colossal, qui en fut comme le souverain. On décida, en conséquence, au conseil du roi, qu'il serait construit au Havre un vaisseau qui, selon l'expression du chroniqueur, aurait toute l'apparence d'un monarque aquatique. Ce vaisseau s'appela la Grande-Française, et voici la description qu'en fait l'historien S. Morlent :

" On employa plusieurs années, dit-il, à bâtir la Grande-Française dans une fosse de l'Eure, dite la crique de Percanville. Rabelais en parle, sous le nom de la Grande-Nau, comme d'une construction étonnante."

Le constructeur de ce navire fut un gentilhomme breton fort habile en cet art, ajoute l'abbé Pleuvri. La Grande-Française avait la forme antique des caraque de Gênes et ne ressemblait en rien aux vaisseaux modernes. Qu'on se figure un chantier de bois, surmonté de deux grands mâts formés de plusieurs pièces unies ensemble ; l'un avait 21 pieds de circonférence et 120 d'élévation : chacun de ces mâts était coupé dans sa hauteur par quatre étages de huniers.

Ce navire, énorme pour le temps, jaugeait 2,000 tonneaux ; il renfermait un grand nombre de chambres et cabines, une forge et une chapelle dans lequel on célébrait l'office divin, ce qui attira un si grand nombre de personnes, ajoute Morlent, qu'on fut obligé de placer sur le pont des sentinelles italiennes pour maintenir le bon ordre. A l'une des extrémités du navire on avait construit un moulin à vent.

La Grande-Nau n'était pas un vaisseau à trois ponts ; elle avait cependant trois rangs de sabords où son artillerie était renfermée. La poupe était décorée d'un phénix au-dessous duquel on lisait en lettres d'or ces méchants vers :

O Phénix qui tout noble suis,
Fais ressembler la Grande-Française à moy-dé.
Et qu'en soy toute force abonde,
Car mon pareil n'y a au monde.

A la proue était sculptée une salamandre avec la devise de François Ier : *Nutrisco et extinguo*.

Le tout était surmonté d'une grande figure de St. François, dont on a fait depuis un saint Bonaventure. Ce saint débaptisé a longtemps servi de patron à l'une des églises du Havre. Le roi avait nommé le seigneur de Villars, chevalier de Malte, au commandement de ce grand navire, qui était doublé en plomb et chevillé en fer, comme les guerriers du temps. Il était destiné, en effet, à guerroyer dans le Levant contre les Turcs.

Mais il fallut d'abord sortir du port et manœuvrer en mer. Les efforts de deux cents hommes et toute la science du capitaine ne purent, en deux grandes marées, faire avancer le vaisseau plus loin que l'extrémité d'un petit môle qui longeait la tour de François Ier. La Grande-Nau échoua en cet endroit ; une tempête la mit en pièces, et de ses débris on construisit un grand nombre de maisons.

" Ainsi pérît, dit un chroniqueur normand, cette Babel Navale, qui ressemblait plus au cheval de Troie qu'à l'arche de Noé. Elle ne put sortir des murs où elle fut construite, et, pour la mettre à flot, il eut fallu un second déluge."

LE LEVIATHAN DE LA BIBLE.

C'est encore à la Bible qu'il nous faut remonter pour trouver la conception, l'idée première de ce géant des mers qu'on appelle Leviathan. Alors que l'esprit de Dieu flottait sur les eaux, selon la belle expression de la Genèse ; Dieu demandait à Job : " Enlève-toi Leviathan avec l'hamac et le tireras-tu par la langue avec une corde que tu auras jetée dans l'eau ? Mettras-tu un junc dans son nez ? T'en joueras-tu comme d'un petit oiseau ?"

Les commentateurs de la Bible ont prétendu, les uns, que le Leviathan désignait la baleine ; les autres que c'était le crocodile ; pour moi je crois que c'est le monstre qui a été vu à Terre-neuve dernièrement. Peut-être aussi que le Leviathan est une simple allégorie destinée à personnaliser la toute-puissance du Créateur, par l'exemple de la force des grandes bêtes de l'eau. C'est ainsi qu'une autre bête-géante décrite également dans le livre de Job, Béhémoth, personifieait dans l'éléphant ou l'hippopotame la force des grands animaux terrestres.

Les pères de l'église ont quelquefois interprété cette allégorie dans un sens tout opposé et ont vu dans le Leviathan une des incarnations sataniques. Et, de fait, ce nom est demeuré comme celui du farouche Adamastor, dans le vocabulaire de la vieille mythologie classique, qui emprunte volontiers ses images à l'arsenal diabolique et païen. L'industrie anglaise l'a tiré pour baptiser le géant des mers, "qui ne sait pas au juste (et je crois qu'il s'en soucie peu) s'il est sous le patronage de Dieu ou sous celui du diable."

Les Américains, qui, bien que protestants, ne se gênent pas pour parodier la Bible, imaginaient il y a quelques années la curieuse fantaisie qui suit au sujet du Leviathan :

Voici ce qu'on lit dans le livre de Job, ch. XLII, (édition du *Courrier des Etats-Unis*) :

" 6. Son corps (du Leviathan) est semblable à des boucliers d'airain fondu ; il est couvert d'écaillles qui se pressent avec un art et une justesse admirables.

" 7. L'une est jointe à l'autre, sans que le moindre souffle passe entre elles.

" 8. Elles s'attachent ensemble, et elles s'entretiennent sans que jamais elles se séparent.

" 9. Lorsqu'il éternue, il jette des éclats de feu, et ses yeux étincellent comme la lumière du point du jour.

" 10. Il sort de sa gueule des lampes qui brûlent comme des torches ardentes.

" 11. Une fumée se répand de ses narines comme d'un pot qui bout sur un brasier.

" 12. Son haleine allume des charbons de feu, et la flamme sort de sa gueule.

" 13. Les membres de son corps sont liés étroitement l'un à l'autre : les foudres tomberont sur lui sans qu'il en soit ébranlé.

" 22. Il fera, par son souffle, monter le fond de la mer, comme l'eau d'un pot ; et il la fera paraître comme un vaisseau plein d'onguents qui s'élèvent par l'ardeur du feu.

" 23. La lumière brillera sur ses traces ; il verra l'abîme blanchir d'écume après lui."

LE MODERNE LEVIATHAN.

Le Leviathan moderne semblait être une œuvre diabolique, comme la tour de Babel. Conçu dans une pensée d'orgueil, plutôt que dans un but de véritable progrès ; destiné comme le pout de Xerxes à dompter la mer et à souetter ses vagues à coups de chaînes de fer ; construit comme un défi aux grands navires de ce côté-ci de l'Atlantique, le *Great Eastern*, comme on l'appelait d'abord a failli rester immobile sur le chantier ; ce n'est qu'à force de persistance et en sacrifiant plusieurs vies d'hommes qu'on est venu à bout de le lancer. L'on pourrait certainement dire avec le poète qu'il

Gémit de sa grandeur qui l'attache au rivage.

L'INGENIEUR BRUNEL.

Le constructeur de ce géant est un M. Brunel, fils de M. Brunel, l'architecte du tunnel sous la Tamise, une des gloires de l'Angleterre. Il est Français d'origine ; mais l'Angleterre le revendique en sa qualité de Normand.

Il était né en 1769, à Hacqueville-en-Vexin, fit de modestes études au petit collège de Gisors et au séminaire de Rouen, s'engagea dans la marine de l'Etat et servit jusqu'à la révolution. Ses opinions royalistes le forcèrent à émigrer. Après un séjour de quelques années ici, dans l'Amérique du Nord, l'ingénieur Brunel s'en retourna en Angleterre, où l'attendait la gloire et la fortune. Il dota sa patrie adoptive d'une multitude d'inventions utiles ; mais la construction du tunnel sous la Tamise lui acquit une renommée universelle.

Brunel avait eu d'abord l'idée d'une construction de ce genre pour la Néva, où les glaces de l'hiver rendent un pont presque impossible ; il en fit la proposition à l'empereur Alexandre Ier lors du voyage de ce prince en Angleterre, en 1815, mais elle ne fut pas acceptée. Une société anglaise, présidée par le duc de Wellington, adopta l'idée pour la Tamise, où ce tunnel offrait l'avantage de relier les deux parties de Londres sans embarrasser la navigation. Commencé en 1823, arrêté plusieurs fois par l'irruption des eaux, suspendu pendant sept ans par l'épuisement de la Compagnie, qui y avait dépensé plus de 4 millions de livres sterling, recommencé en vertu d'un bill spécial et aux frais de l'Etat, ce gigantesque ouvrage fut enfin terminé, malgré toutes les prédictions contraires, et livré au public en 1843.

Or, ce fameux tunnel de la Tamise qui, lui aussi, devait être une merveille du monde n'a pas justifié l'engouement du public, car on lui a lancé l'épithète de glorieuse inutilité. On préférait traverser la Tamise en bateau et le péage du tunnel couvre à peine les frais de perception. M. Brunel, fils, a di-

gnement soutenu l'éclat de son nom, et à quelques milles du tunnel creusé par son père sous la Tamise, il a édifié à son tour un véritable monument de construction navale.

LA CONSTRUCTION DU "LEVIATHAN."

La conception de ce colossal navire appartient à M. Brunel, fils. M. Brunel, alors ingénieur d'une compagnie de navigation, se proposait d'abord de construire un navire assez grand pour transporter une masse de combustible suffisante à alimenter ses machines et à les maintenir en pleine vapeur, pendant les plus longs voyages. Ce projet, présenté à la compagnie fut adopté. Le nouveau navire devait faire la traversée de Londres en Australie, en employant à ce trajet que de trente-trois à trente-six jours, c'est-à-dire moitié moins du temps employé par les clippers.

On forma un capital de 30 millions qui pouvait être porté facultativement à 50 millions. C'était une précaution prudente, car l'entreprise n'a pas enrichi les actionnaires, ils ont eu à pratiquer la maxime consolante : savoir attendre. Sur les plans de l'ingénieur Brunel, M. Scott-Bassel dessina les lignes, organisa les chantiers à Mill-Hall, sur les bords de la Tamise, et le 1er mai 1854, commencèrent les travaux qui avaient pour but de créer "une vaste cité flottante, un *home* intérieur où l'on fut en sûreté au milieu des vagues." Le 2 novembre 1857, le navire était fini ; ce n'est qu'après deux mois d'efforts surhumains qu'on put le faire glisser dans le lit de la Tamise. Maintenant, vous en savez tous assez long sur son compte.

S. B. P. G. de Québec.

LETTRES DE PROSPER MÉRIMÉE.

On parle beaucoup à Paris d'un livre posthume, déjà fort proloné : *Lettres à une Inconnue*. Ces deux volumes fourmillent d'anecdotes, de mots piquants, de bruits du monde. Lettres curieuses, pas précisément édifiantes ! Celle qui se présente la première est sans date ; on peut conjecturer qu'elle est de 1839, peut-être de 1840. En ce temps-là, Prosper Mérimée, ne songeant pas encore à devenir un personnage, n'était rien, pas même académicien. Il n'avait pas encore terminé *Colomba* ; il vivait sur le bateau flatteur de ses incomparables nouvelles et du *Théâtre de Clara Gazul*. La dernière est tout près de nous, du 23 septembre 1870 ; Mérimée était mourant à Cannes ; il avait vu sombrer la France et tomber le second empire, auquel il s'était attaché pour des raisons tout à fait intimes. On sait, en effet, qu'un mariage secret le liait à Mme de Montijo, la mère de l'impératrice.

En vingt ans de temps, il s'était passé peu d'événements dans la vie de ce studieux sybarite, mais avec quelle verve et quel esprit dégagé il savait voir ce qui se passait chez les autres ! Mais d'abord, qu'est-ce que l'inconnue ? Une marquise, une grande dame mariée ; c'est tout ce qu'on en apprend et on n'en saura jamais plus. Dans l'origine, ils se traitaient en camarades ; Prosper Mérimée l'appelait son "cher ami fâminin." En 1842, il lui disait : " Si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six années, et, en additionnant les minutes, nous pouvons avoir passé trois ou quatre heures ensemble, dont la moitié à ne rien nous dire." On croirait qu'il s'agit d'une aventure de bal masqué.

Il raconte tout à cette inconnue, ses ennemis, ses plaisirs, ses insomnies, surtout ses impressions de voyage. Par exemple, en parcourant la Grèce, pour affaires de son commerce, c'est à savoir pour faire de l'archéologie, il s'amuse tout le premier du style qu'on emploie sur son passeport. Il grisonne et il le dit. " Au milieu de tout cela, je suis devenu bien vieux. Mon firmament donne des cheveux de tourterelle ; c'est une jolie métaphore orientale pour dire de vilaines choses. Représentez-vous votre ami tout gris." Une autre fois, étant de retour, il raconte une soirée dans laquelle il a pu présenter Mme Rachel, alors débutante, à Béranger ; c'était chez un ministre du roi Louis-Philippe ; Lamartine, Victor Hugo et M. Thiers étaient là, et, bien qu'il s'agisse de tragédie, il faut voir comme la scène devient bouffonne !

Messieurs les romanciers et les peintres de mœurs décriront le second empire tant qu'il leur plaira ; on est en droit d'affirmer qu'ils n'en viendront pas autant à bout que ce râleur, donnant la description du bal de Madame la duchesse d'Albe (1er mai 1860).

C'était splendide. Les costumes étaient très beaux. Beaucoup de femmes très jolies et le siècle montrait de l'audace. 1o. On était décolleté d'une façon outrageuse par en haut et par en bas aussi. A cette occasion, j'ai vu un assez grand nombre de pieds charmants et beaucoup de jarretière dans la valse. 2o. Croyez que, dans deux ans, les robes seront courtes, et que celles qui ont des avantages naturels se distingueront de celles qui n'en ont que d'artificiels." Il raconte ensuite le ballet des *Éléments*, un des triomphes du règne. Seize dames de la cour, en courts jupons, couvertes de diamants. " Les Naïades étaient poudrées avec de l'argent, qui tombait sur leurs épaules, ressemblaient à des gouttes d'eau. Les Salamandres étaient pourvues d'or. Il y avait une demoiselle E.... merveilleusement belle. La princesse M.... était en Nubienne, peinte en couleur bister très foncé, beaucoup trop exacte du costume. Au milieu du bal, un domino a embrassé Madame de S*, qui a poussé les hauts cris. La salle à manger avec une galerie autour, les domestiques en costume de pages du XVI^e siècle, et de la lumière électrique, ressemblait au *Festin de Balthazar* dans le tableau de Wrouthon.

Y a-t-il beaucoup de coups de burin qui vaillent ces coups de plume ?

En bon courtisan, le séducteur parle aussi de Napoléon III, qui, en raison de son mariage avec la comtesse, était son beau-fils. " L'empereur avait beau changer de domino, ou le reconnaissait d'une lieue ; l'impératrice avait un burnous blanc et un loup noir qui ne la déguisaient nullement. Beaucoup de dominos, et, en général, fort bêtes. Le duo de ** se promenait en arbre, vraiment assez bien imité."—Ce pauvreduc ! Mérimée ne le lâche pas, et je n'ose point répéter tout ce qu'il met sur son compte.

Un autre récit très caractéristique, c'est celui de la première représentation de l'opéra de Richard Wagner, rue Le Peletier. " Un dernier ennuï, mais colossal, a été *Tannhäuser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca ; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer H. Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La salle était très curieuse.